

**Ah ! Si Isokelekel
était resté sur son île...**

Serge Robert

L'écriture de ce livre s'est étalée sur une décennie. Plusieurs personnes ont lu mon manuscrit et m'ont aidé par leurs critiques à avancer pas à pas vers un roman abouti.

Merci Mélanie pour tes encouragements, alors que tu n'avais entre les mains qu'un brouillon.

Merci Baptiste et Damienne pour votre enthousiasme à raturer mes pages de rouge.

Merci Annelise pour tes avis et Lydie pour tes corrections.

Merci Yvan pour tes conseils précieux. Non, tu n'étais pas trop dur !

Merci Michel et Agnès pour cette publication.

Mille mercis Antoinette pour tes relectures très minutieuses.

Ce roman est dédié à mon père et à Jocelyne qui n'auront pas vu l'aboutissement de ce projet.



Malaisie

1 – Prélude sous-marin

La plupart des plongeurs avaient déjà équipé leur bouteille dès qu'ils étaient montés sur le bateau et se prélassaient sur le pont. Certains se désaltéraient à l'intérieur de la cabine tout en faisant connaissance. Les plus lents, empêtrés au milieu de ce barda, préparaient sereinement leur matériel. Chacun disposait d'une caisse en plastique ajourée dans laquelle étaient méticuleusement rangés le tuba, le gilet stabilisateur replié sur le détendeur d'air comprimé et le masque placé en sécurité dans une boîte Tupperware. Par-dessus, la combinaison en néoprène assurait une protection supplémentaire contre les chocs. Les palmes, à l'intérieur de la caisse, empaquetaient le tout ou traînaient à même le plancher en compagnie des ceintures de plomb.

Didier d'Orville buvait un thé sur le pont supérieur en bois verni. Soudain, un juron rompit cette atmosphère décontractée :

- C'est quoi cette organisation de merde ? s'écria une femme à la voix perçante.

Didier referma son livre et se dirigea vers la poupe d'où il dominait la scène. Il aperçut une jeune blonde prenant à partie un membre de l'équipage.

- Je n'ai encore jamais vu ça en cinquante plongées ! Si je paye, c'est pour que tout soit préparé, et toi t'es là pour bosser.

Le garçon ne savait que répondre devant cette furie. Il hésita un court instant.

- Mais Madame, ici chacun monte son propre équipement...

- En plus, il la ramène, l'interrompit-elle tout en balayant le pont des yeux, espérant rallier les autres touristes à sa cause.

Tous suivaient l'altercation, perplexes.

- Peut-être as-tu plongé dans des clubs un peu trop américanisés, intervint Didier, gêné pour le pauvre matelot. Dans certains centres, tu dois même porter ton bloc jusqu'au bateau.

- Je ne parle pas de ça...

Didier éleva la voix tout en restant courtois :

- Si tu as besoin d'un coup de main, que tu ne sais plus comment on installe le détendeur et le gilet, alors demande, il n'y a aucun problème. Nous avons tous débuté il y a plus ou moins longtemps et sommes déjà passés par là. Mais s'il te plaît, respecte le personnel et pense plutôt aux plongées qui nous attendent.

Le *divemaster* sauta sur le pont avec un grand sourire charmeur, apportant une diversion bien à propos. Il proposa une petite séance de rattrapage à cette touriste qui n'avait sans doute pas fini de faire parler d'elle.

Didier retourna à son guide richement illustré qui décrivait les variétés animales vivant dans cette région du bassin indo-Pacifique et s'émerveillait des nouvelles espèces qu'il allait découvrir. Il n'eut

pas le temps de feuilleter plus de quelques pages qu'une violente détonation retentit. Un coup de feu, pensa Didier.

Un court silence s'ensuivit. Tous les regards se dirigèrent vers le navire militaire ancré en léger retrait du port, d'où une dispute éclata. La scène était lointaine, personne ne comprenait ce qui se passait vraiment. Deux groupes semblaient s'invectiver. Au milieu de ce brouhaha un homme fut transbordé dans un zodiaque qui fila à vive allure vers le ponton.

Sur le bateau de plongée, les membres de l'équipage discutaient entre eux et la nervosité était palpable. Au moment même où ils commençaient à larguer les amarres, un taxi pila sur le quai.

Une femme jaillit du véhicule en agitant les bras.

- Attendez-moi ! hurla-t-elle.

Le matelot stoppa son geste. Le capitaine lui ordonna de dénouer la corde, mais une protestation monta parmi les touristes.

- On n'est pas aux pièces ! s'écria une voix.

- Attendez encore un peu ! On est en vacances, enchaîna une autre.

- Ne partez pas sans elle ! surenchérit une troisième.

Le capitaine, peu enthousiaste à l'idée de ce temps perdu, accepta toutefois de laisser monter la retardataire.

N'ayant pas d'équipement, la jeune femme fila à la boutique de l'autre côté de la rue, y essaya plusieurs tenues et trouva enfin, à la troisième, celle qui épousait au mieux les formes de son corps. Elle dut également présenter sa carte de plongeuse, remplir différents formulaires et signer une décharge.

Didier observait pendant ce temps ce qui se passait cent mètres plus loin. Trois militaires avaient déposé un corps sur le ponton, mais Didier n'arrivait pas à distinguer s'il bougeait encore. Un des militaires s'élança vers le taxi et le réquisitionna alors que la jeune femme regagnait le bateau avec tout son matériel. Elle fut accueillie sous une salve d'applaudissements moqueurs et de hourras. Avec un sens théâtral certain, elle se mit en scène et avança d'un pas chaloupé, un grand sourire aux lèvres. Les applaudissements redoublèrent et des sifflements fusèrent. Malgré le départ différé, la bonne ambiance régnant à bord plaisait au capitaine.

Divers III quitta enfin l'île de Mabul à plein gaz. A son bord : le capitaine, deux matelots, le *divemaster*, dix touristes et tout l'équipement nécessaire à la plongée sous-marine.

Après être passé devant le navire militaire, le capitaine vira de bord et mit le cap au sud, en direction de Sipadan. Cette petite île malaisienne avait, au tournant du millénaire, fait la une des médias de la planète à la suite d'une prise d'otages perpétrée par le tristement célèbre groupe terroriste Abu Sayyaf.

Il y avait enlevé une vingtaine de touristes et les avait transférés, puis détenus de longs et interminables mois sur l'île de Jolo, dans les Philippines voisines.

Il faut dire que Sipadan présentait les conditions idéales pour une opération commando de ce genre. Recouverte de plusieurs hectares d'une luxuriante forêt tropicale, elle est bordée d'une magnifique plage de sable fin. Le tout repose délicatement sur un plateau corallien, à trente-cinq kilomètres des côtes orientales de Bornéo, en pleine mer des Célèbes. Sipadan ne se trouve qu'à quelques encablures de Mindanao, province méridionale philippine connue pour ses mouvements et groupuscules extrémistes islamistes. Elle était lors de ces événements uniquement peuplée d'Occidentaux.

En réaction tardive à ce drame, le gouvernement avait, sous prétexte de protéger l'écosystème en créant une réserve naturelle d'envergure mondiale, procédé à la démolition des complexes hôteliers. Il n'avait conservé qu'une poignée de bungalows habités par les militaires contrôlant toute la région depuis cette base insulaire.

Pour beaucoup d'Européens, il s'agissait d'un paradis inaccessible, mais ces soldats endurcis à la vie dans la jungle s'y ennuyaient à mourir. Aucune activité ou distraction n'agrémentait leur quotidien. Juste le bruit permanent des vagues et le sable qui s'infiltrait à l'intérieur des moindres interstices, ne faisant qu'amplifier leur cafard qui s'atténuait toutefois au rare contact des vacanciers.

Le bateau longea les îles et les bancs de sable pendant une grande partie du trajet. Les maisons sur pilotis ressemblaient par endroit à un immense enchevêtrement de bois et de tôle sur lequel se côtoyaient plates-formes, habitations et débarcadères. Le linge séchant au vent, les cuvettes ainsi que les bidons de récupération d'eau apportaient les touches multicolores. En arrière-plan, on distinguait les plages de sable et les palmiers.

Le voyage dura plus d'une heure et la première plongée de la journée eut lieu sur un des sites parmi les plus remarquables, le fameux *Barracuda point*. Ce fut une bonne entrée en matière, une parfaite mise en condition. Par principe comme par habitude, Didier d'Orville découvrait toujours un site en laissant sur le pont son lourd et encombrant matériel photographique. Il appréciait le paysage et l'environnement sous-marin avant toute prise de vue et s'imprégnait de l'atmosphère spécifique à chaque océan en flottant en quasi-apesanteur parmi ces étranges créatures. Il en tirait un plaisir maximal sans le moindre déclenchement, même si ce caprice devait lui coûter la photo du siècle.

A chaque nouveau séjour, ses premières bulles en Méditerranée avec son ami Baptiste lui revenaient en mémoire. Il avait alors été extrêmement impressionné par le fond qui lui avait paru si lointain, tout particulièrement au sortir d'un semestre d'apprentissage en piscine. Sitôt immergé, il était remonté paniqué sur le bateau, incapable de poursuivre et remettant en cause son choix, peut-être pas si judicieux, pour cette discipline sportive. Cela datait de Mathusalem, mais après plusieurs centaines de

plongées dans d'innombrables mers et océans, il ignorait ce qui faisait irrémédiablement resurgir ce souvenir peu glorieux qui aujourd'hui encore le faisait sourire.

Juste après l'immersion, les plongeurs admirèrent directement sous leurs palmes deux magnifiques tortues vertes peu farouches, une des espèces dont s'enorgueillissait Sipadan et qui participait à sa renommée internationale. Un de ces reptiles portait malheureusement sur sa carapace les traces d'un violent choc contre une hélice de bateau.

L'eau à vingt-huit degrés était agréable, cela changeait Didier d'Orville de ses dernières plongées en Bretagne dans l'océan glacial. La visibilité dépassait difficilement les vingt mètres alors qu'elle serait, dans quelques mois, quatre fois plus grande. L'eau, bien trop riche en plancton et particules, n'avait pas encore cette pureté cristalline permettant l'observation des bancs de requins-marteaux.

Ils s'émerveillèrent tout d'abord des poissons coralliens composant une extraordinaire palette aux couleurs chatoyantes dont Didier ne se lassait jamais, puis descendirent le long de la paroi rocheuse dans l'espoir d'entrevoir quelques requins-marteaux venus des abysses. Le fort courant décuplait les possibilités d'une rencontre avec ces squales, de *voir du gros* comme disent les habitués de la mer.

Aucun ne vint au rendez-vous, mais pour maigre consolation, seuls de timides et craintifs requins de récif apparurent.

En remontant, les plongeurs contemplèrent un banc de barracudas, ces fiers et impassibles seigneurs de la mer aux corps effilés et argentés, striés de chevrons. Ils étaient impressionnants avec leur mâchoire cloutée de dents pointues prêtes à happer la moindre proie. Les plongeurs croisèrent également des poissons-cochers aux rayures de bagnard tenant leur nom de la houpe à l'apparence d'un fouet qu'ils semblaient brandir au-dessus de la tête. Cette espèce prisée des aquariophiles était ici bien moins flétrie que leurs congénères prisonniers de cages de verre. Des poissons-chauves-souris plus hauts que longs, possédant des nageoires dorsales et ventrales hypertrophiées clôturaient le spectacle.

La plongeuse qui avait engueulé le pauvre matelot, équipée d'un minuscule appareil numérique, gesticulait en permanence, touchait à tout, ne respectait rien. Elle donnait la priorité absolue à son « talent d'artiste », au détriment de la faune et de la flore. Ce type de comportement corroborait à merveille la réputation des photographes briseurs de coraux et irritait Didier d'Orville.

Il n'avait jamais compris ces gens qui ressentaient le besoin de rapporter des images à tout prix, alors qu'ils ne maîtrisaient que partiellement leur flottabilité. Lui-même mettait un point d'honneur à ne rien toucher, quand bien même le corail ne vivait plus depuis longtemps.

Lorsqu'il photographiait, Didier s'approchait de son sujet tout comme les poissons, tête au courant. Cette gymnastique complexe qui réclamait une certaine aisance aquatique lui évitait de s'écraser sur une branche de corail dur ou sur une vulnérable gorgone. Pour ce faire, il utilisait le volume de ses poumons comme ballast, par inspiration ou expiration contrôlée d'une quantité d'air plus ou moins importante. Son fin positionnement millimétrique, digne d'un maître horloger jurassien, résultait

d'imperceptibles mouvements des chevilles, précisément amplifiés par la structure flexible des palmes. Il se réservait ainsi l'espace nécessaire sans toutefois empiéter sur celui des autres plongeurs.

Ils débarquèrent sur l'île pour le déjeuner. Aujourd'hui, dans la besace du guide de plongée, poulet et poisson servis avec du riz, ainsi que pancakes et fruits accompagnés de thé et de café.

C'est sur une planche en bois, protégée du soleil par un toit en feuilles de palmier, que furent disposés les différents aliments. Didier succomba à la tentation et se servit copieusement.

Il se dirigea ensuite d'un pas lent mais assuré, une assiette à la main, vers la jeune retardataire, assise à l'écart. Il suivait ainsi à la lettre la petite phrase des *Bronzés* devenue adage : « Oublie que t'as aucune chance, vas-y fonce ! ».

Leurs regards s'étaient furtivement croisés sur le quai lorsqu'elle avait embarqué. Elle ne possédait pas, selon les standards habituels, une beauté radieuse, cependant une certaine aura se dégageait d'elle. Didier ressentait le besoin d'entrer en contact, de devenir son ami, voire plus...

Elle salua d'un petit signe de la main un militaire discutant au loin avec un collègue. Il s'agissait, très probablement, d'une habituée qui, oh miracle, lisait tout en mangeant *Paroles* de Jacques Prévert dans son édition française. La perche tendue était trop belle, le cadeau divin. Il s'approcha et déclama :

- « Notre Père qui êtes aux cieux

Restez-y

Et nous nous resterons sur la terre

Qui est quelquefois si jolie »

- Pardon ! s'exclama-t-elle en relevant ses yeux, intriguée.

Il récita de nouveau la prose et compléta :

- « Avec ses mystères de New York

Et puis ses mystères de Paris

Qui valent bien celui de la Trinité ».

- C'est le début du *Pater Noster*, précisa-t-il, un de mes poèmes préférés de Prévert, mais j'oublie la plus élémentaire des politesses, je m'appelle Didier et toi ?

- Bonjour Didier, moi c'est Sonya, lui dit-elle avec une infime pointe d'accent qu'il ne put sur le moment identifier.

Cependant, son intonation, sa blondeur et son teint hâlé légèrement cuivré lui firent opter pour l'Europe du Nord.

- Tu sembles connaître tout le monde, es-tu à Sipadan depuis longtemps ?

- Environ deux semaines, mais avant je plongeais avec un autre club. Et si tu fais référence à Amir, le militaire que j'ai salué, notre rencontre est récente. Nous avons bavardé plusieurs heures ensemble. Tu sais, ils sont tous curieux de ces gens venant des quatre coins du globe pour plonger dans leurs mers. Lui-même ne sait pas nager et se demande bien ce qu'il y a de si fabuleux ici. Je le lui ai expliqué en

détail, j'espère qu'il aura maintenant envie, la prochaine fois qu'il naviguera, de mettre sa tête sous l'eau. Et toi, comment était ta première plongée ? Ça t'a plu ?

- C'est plutôt prometteur. Le groupe à l'air sympathique et on aura peut-être la bonne fortune de voir des requins-marteaux. Qui sait ?

- Qui sait ? reprit-elle, pleine d'espoir. Depuis que je suis ici, je n'en ai aperçu aucun. Nous sommes hors-saison, mais je compte sur la chance, ce serait formidable ! Juste avant mon arrivée, ils en ont vu, alors pourquoi pas nous ?

Un court silence s'installa, le temps pour Didier de trouver quelque chose à dire :

- Déjà quinze jours, c'est génial ! Combien de temps restes-tu ?

- Je l'ignore encore. Mon automne a été particulièrement pourri et comme il me reste plusieurs semaines, je me relaxe sans rien planifier.

Elle partit quelques instants dans des pensées qui obscurcirent son visage. Il ne poussa pas l'indiscrétion plus loin et enchaîna aussitôt :

- Quelles sont tes occupations en dehors de la plongée ? Et d'où vient ce charmant accent ?

Elle rosit.

- Je suis originaire de Kiel, au nord de l'Allemagne, mais je doute que tu connaisses.

Elle ne lui laissa pas l'occasion de répondre et poursuivit :

- C'est au-dessus de Hambourg, sur la mer Baltique. Là-haut, on rencontre plus de langoustes que de tortues. Mais maintenant, je vis bien loin de chez moi, en Suisse allemande. J'étudie le français à l'université de Zurich.

- Tu l'étudies avec Prévert ?

- Disons que j'approfondis ma culture générale. J'éprouve un plaisir intense à sa lecture, elle m'apaise, et c'est bien moins dangereux que des anxiolytiques. Et toi, de quelle région française viens-tu ?

- Qui te dit que je suis Français ? Je suis peut-être Belge ou Suisse ?

Elle éclata d'un rire tonitruant.

- Et pourquoi pas Québécois pendant que tu y es. Alors d'où viens-tu ?

Il était perplexe, comment pouvait-elle être aussi sûre d'elle ? Qu'avait-il de si caractéristique ? Était-ce flatteur ? Il chassa toutes ces questions de son esprit.

- De Paris, mentit-il.

Cela faisait toujours plus d'effet que son Clermont-Ferrand natal. D'ailleurs, n'avait-il pas vécu les dernières années dans la capitale ?

- Waouh ! C'est ma ville préférée, je m'y rends au moins une fois par an et si possible à l'intersaison, elle y est particulièrement resplendissante. Enfin, quand il n'y a pas de grève, ajouta-t-elle d'un ton sarcastique.

Des bernard-l'ermite sortis de nulle part choisirent cet instant pour s'approcher sans aucune gêne du morceau de poisson échappé de l'assiette de Didier. Plutôt que de lutter contre ces crustacés gros

comme leurs poings, les nouveaux amis s'assirent un peu plus loin sur un tronc d'arbre en plein soleil, les pieds dans l'eau, et finirent leur repas en profitant du calme.

Jeff, le guide de plongée, les informa qu'ils embarqueraient dans une quinzaine de minutes. Didier prit provisoirement congé de Sonya, tout en pensant que cette pause s'était écoulée de la meilleure façon qui soit.

Il monta à bord avant tout le monde et installa minutieusement sur son appareil photographique deux bras en aluminium, chacun portant un flash. Il se déplaçait toujours accompagné de son imposant équipement. Il n'avait que depuis peu succombé aux charmes des sirènes du numérique en abandonnant la « bonne vieille » pellicule argentique. Les joints avaient été changés dans sa chambre d'hôtel, car le moindre grain de sable ou embrun risquait d'endommager l'équipement à tout jamais. Il en avait déjà noyé un en Egypte au large de Sharm el-Sheikh et ne désirait pas renouveler cet exploit, l'expérience lui ayant coûté une coquette somme, en plus de l'amitié du photographe qui le lui avait prêté.